

# CINÉMA



Yvette Lebon dans « Gibraltar »

## GIBRALTAR

De mystérieux attentats sont commis dans les eaux de Gibraltar. Les uns après les autres, les transports anglais sautent.

Le chef de l'espionnage est un certain Erik Marson, aide de la danseuse Mercedes Garcia. Le lieutenant anglais Robert Jackson semble épris de Mercedes. Pour régler une dette de jeu, il trahit et livre un code secret; il est décapité et condamné à mort; ans de forteresse. Il s'échappe et devient un agent d'Espionnage. Or tout ceci n'est qu'une machination savamment ourdie par l'Intelligence Service et le Deuxième Bureau

de son général. Film de première valeur. L'intérêt est constamment en éveil par la perfection de la plupart des scènes. Le scénario, solidement charpenté, laisse croire jusqu'à la fin à l'indignité d'un officier anglais qui est en réalité un courageux soldat.

L'œuvre est captivante d'un bout à l'autre. L'interprétation est magnifique et met en pleine valeur le drame qui se joue.

Une histoire d'espionnage où l'amour joue un rôle, doit donner lieu à des ac-



Conrad Veidt dans « Le joueur d'échecs »

Jacqueline Françoise dans « Le joueur d'échecs »

## LE JOUEUR D'ÉCHECS

A Vilna, en 1776, le baron Kempelen fabrique des automates, tandis que la jeune Sonia Vorowska et son frère Boleslas rêvent de soulever la Pologne opprimée par Catherine de Russie.

Le major Nicolaïeff, agent de Catherine, provoque une émeute à Vilna et accuse Boleslas, dont il met la tête à prix.

Kempelen, pour le sauver et lui faire quitter la Russie, l'enferme dans un automate: le joueur d'échecs. Mais Nicolaïeff, qui a surpris la supercherie, achète le joueur et le présente à Catherine. Celle-ci joue avec l'automate. Au cours de la partie, elle annonce l'arrestation de Sonia, Boleslas, dans l'appareil, fait un geste brusque et renverse le jeu. Catherine fait fusiller le joueur d'échecs. Mais Kempelen s'est substitué à Boleslas. Il est tué tandis que le jeune homme s'échappe.

Œuvre originale dans sa réalisation. Elle ne fera sans doute pas oublier le film muet sur le même sujet.

Le thème principal est acceptable, et la mort de Kempelen est un geste héroïque pour sauver son jeune ami et lui permettre de fuir. Il reste que de fréquentes allusions et la dernière scène laissent entendre que Catherine n'est pas un modèle de vertu.

Les lauriers sont ramassés par Conrad Veidt et par Françoise Rosay. Conrad Veidt, toujours excellent comédien, a peine gêné par le texte français, sa grande classe en original un peu satanique, capable de mourir par dévouement.

Françoise Rosay joue une espèce de Catherine de Russie en pantoufles avec intelligence et un certain caractère encore que discutables dans son manque de tradition. En la voyant, on pourrait croire que le film a surtout été réalisé pour lui permettre d'être à son tour une Catherine II après Marlene Dietrich.

Elisabeth Bergner, Suzy Prim, Alice Cocca, etc.

Grétilat clame ou jousonne son rôle de Potemkine, favori permanent, tandis que Bernard Lancret, seul jeune homme à produire un peu de nerf, évoque par la soudaineté de sa nomination d'aide-de-camp, la fortune rapide et fugace des Orloff et des autres.

Privilegé de la notoriété ou de l'exigence, seul le dialogue de Françoise Rosay est signé par un auteur éprouvé. Rien d'étonnant à ce que ses camarades moins ancrés dans le métier, se soient sentis d'avance distancés.

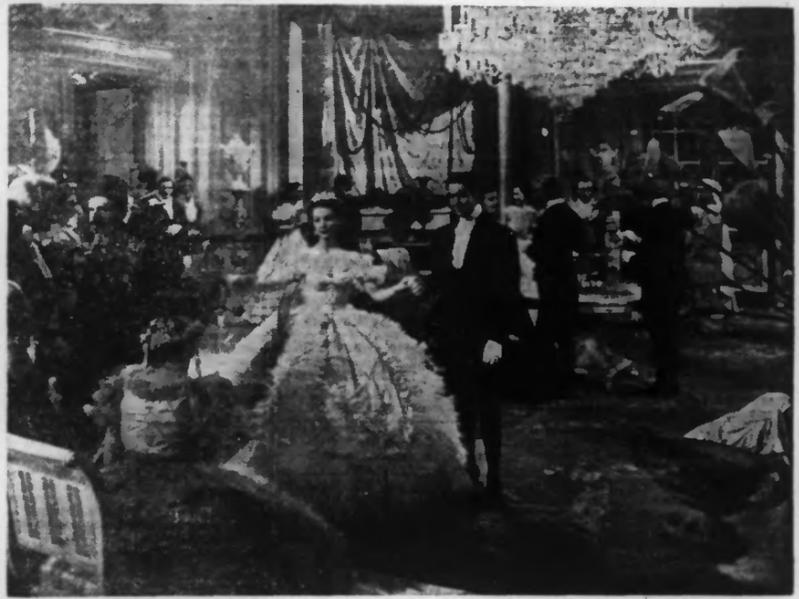


Annabella dans « Suez »

## SUEZ

On a dit que le XIX<sup>e</sup> siècle était le siècle du progrès. Qui sait si, dans l'avenir, les historiens, cherchant à le symboliser, ne l'appelleront pas « le siècle de Suez ». Ce serait une façon, en effet, de rappeler le magnifique élan de création industrielle qui s'est manifesté vers une période qui s'étend entre 1840 et 1900. L'une des plus belles illustrations du génie constructeur français de ce siècle est certainement Ferdinand de Lesseps, inventeur, si l'on peut dire, constructeur et créateur du canal qui, en reliant deux mers, a relié deux mondes, plusieurs

meilleurs. A propos de ce film, Paul de Lesseps, fils de Ferdinand de Lesseps, adresse à différents journaux une protestation contre les « retouches » qu'on a jugé bon de faire à la noble et belle figure de son père en la portant à l'écran. M. Paul de Lesseps s'exprime ainsi en commentant un article publicitaire paru dans un quotidien parisien: « Voici maintenant qu'après des épisodes amoureux, aussi imaginaires que révoltants, contenus dans le scénario Suez, la publicité porte son effort sur



Une scène de « Suez » avec Loretta Young et Tyrone Power

civilisations et donne un rythme nouveau au trafic des peuples.

Jeune diplomate en disponibilité, de Lesseps, au hasard d'un voyage, est frappé par la nécessité d'une trouée qui réunirait la mer Rouge à la Méditerranée, créant ainsi un incomparable raccourci maritime. Il étudie les projets envisagés déjà et décide de l'entreprise. Il usera de tous les moyens, de toutes les circonstances, de tous les hommes susceptibles de l'aider dans cette œuvre gigantesque.

Le rôle du hasard est toujours apparent, de quelque manière, dans la destinée des hommes et des choses. C'est le hasard de la naissance qui a voulu que Ferdinand de Lesseps fut apparenté à la comtesse Eugénie de Montijo, la plus belle femme de son siècle dont un Bonaparte, devenu empereur des Français, avait fait une impératrice. Le hasard également le mit, en Afrique, en rapports d'amitié avec le prince Saïd, le plus moderne des esprits d'Orient. Le hasard, enfin, lui a fait connaître une petite Française, fille d'un vieux grognard, qui, dans l'ombre, l'aidera et le soutiendra fut-ce par sa seule présence.

Influencé par l'impératrice, Napoléon III se laissera persuader. Sa faveur accordée au projet fera naître la société d'industriels et de financiers qui va aider de Lesseps. Mais la politique et des intérêts opposés ne casseront de contraindre la bonne marche des travaux. D'autres raisons, diplomatiques celles-là, font peser une sorte de demi-ombre sur l'entreprise interrompue. Et de Lesseps connaît la détresse de tous les abandons. La nature, enfin, satisfaisant les croyances orientales, s'acharne à maintenir en état ce qu'a fait la destinée. On dirait que tout doit empêcher la réunion des deux mers. Et de Lesseps, lui, ne cesse de lutter contre les hommes et les choses. C'est qu'il est animé de cette flamme intérieure sans laquelle il n'est point de créateur.

Nous le suivons à travers l'enchevêtrement des passions politiques et humaines. Mais on ne décourage pas Ferdinand de Lesseps, car ce homme a décidé de triompher. Les faits et l'histoire lui donneront raison et, en 1869, devant un parterre de rois, de princes et de diplomates, le canal de Suez est inauguré. L'impératrice Eugénie lui remettra les plus hautes distinctions françaises, et le monde entier, ce jour-là, rendra hommage à celui qui, à force de volonté, a traversé toutes les difficultés, toutes les alternatives de l'enthousiasme et du désespoir sans — nul n'en doute plus aujourd'hui — détourner la vie des hommes pour la faire passer par une route

la barbe qu'aurait pu porter mon père, lors de l'inauguration du canal de Suez. Les femmes préfèrent, paraît-il, Clark Gable rasé. C'est là la seule excuse que trouve cette société américaine. Cette inimitable société commerciale ne s'arrête pas en si bon chemin. Tel le docteur Faust, elle décide que le créateur de Suez « aura les joues lisses » et qu'il ressemblera trait pour trait à Tyrone Power.

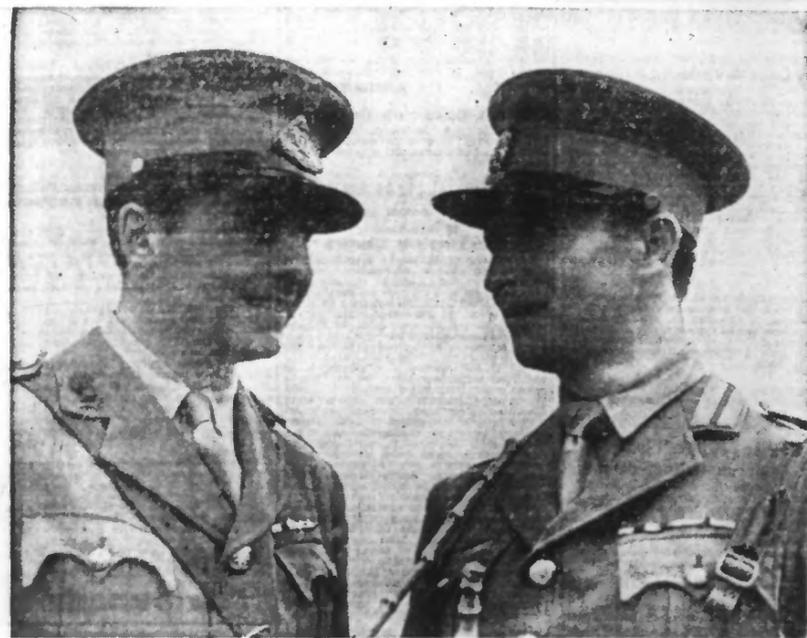
Lesseps, enfin, prince de légende, est aimé, dit l'article, de la plus belle et de la plus noble qui soit; Eugénie, impératrice des Français. Drôle de façon, si l'on s'en rapporte à la publicité illustrée de respecter la mémoire d'une grande figure méconnue qui a souffert comme souveraine et comme mère.

J'enregistre que l'histoire de la véritable épopée de Suez sera dorénavant américaine que seul Hollywood possède le privilège de modifier les réalités des gloires françaises; sans se soucier d'un passé dont l'ancienneté n'est pas loin de remonter à douze ou quinze siècles. En résumé, s'il est exact qu'un Français ait pu faire le canal de Suez à son idée, il est, par contre, absolument intolérable d'attribuer son énergie et son génie à des influences féminines.

### AVIS TRÈS IMPORTANT A MESSIEURS LES DIRECTEURS DE CINÉMAS

La Société des productions U.D.I.F., 97, av. des Champs-Élysées, à Paris, vous prie d'informer les directeurs de cinémas que, par suite d'un accord passé avec M. Clément Vautel, elle est devenue seule propriétaire des droits d'adaptation cinématographiques du roman *Mon Curé chez les Riches* et que tous les autres droits d'adaptation, octroyés jusqu'à ce jour, prennent fin. Qu'en conséquence, les directeurs de cinémas qui projetaient un film, du même titre ou du même sujet, autre que celui réalisé par la Société des productions U.D.I.F. (représentée dans le Nord par MM. Bruille et Delemar), mis en scène par Charles Boyer et interprété par Bach, Elvire Popesco et Alerme, seraient leur responsabilité engagée et pourraient être passibles d'importants dommages et intérêts vis-à-vis de la Société U.D.I.F., qui est habilitée par M. Clément Vautel à pratiquer toutes saisies.

Le 2, décembre 1938. (Communiqué par le Rd U.D.I.F.)



Roger Duchesne et Abel Jacquin dans « Gibraltar »

français. Elle permet de découvrir l'organisateur ennemi et d'amener la mort d'Erik et de Mercedes.

Jackson aura pour récompense... la

## Trois valses

Je n'ai pas à la mémoire d'adaptation cinématographique exécutée d'après une opérette à succès, qui traite à la fois avec un égal brio deux climats de spectacles aussi différents. Passés dans une sorte de boîte magique, ils en ressortent se complétant l'un l'autre sous la forme du film le plus péillant d'esprit, le plus parisien, le plus délicat que nous ayons vu depuis longtemps.

On connaît le sujet. 1860, première valse: la danseuse Fanny Grandpré, de l'Opéra, s'éloigne d'Octave de Chalency, un beau lieutenant de hussards qu'elle aime et qui l'aime afin de ne pas compromettre sa carrière militaire.

Deuxième valse, 1900: la chanteuse Yvette Grandpré ne peut se faire à l'idée d'abandonner le théâtre parce que Philippe de Chalency l'en prie. Il sort de sa vie.

Troisième valse, 1938: Irène Grandpré, vedette de l'écran, et Gérard de Chalency, appartenant à une vieille famille ruinée, se retrouvent dans un studio où ils sont amenés à tourner le roman d'amour de leurs grands-parents. La haine qu'ils se vouent sans se connaître, comme des Montaigne et des Capulet, se transforme vite en amour et, cette fois, ils ne se laisseront pas s'enlever.

Pour celui qui veut analyser le film, ces trois valses constituent un piège redoutable. Elles sont si séduisantes, si entraînantes, que l'on succombe à leur charme sans se demander pourquoi. Il faut donc aller les voir une seconde fois pour exercer son métier de critique. Alors, toujours planant sur les ailes d'une douce euphorie, on s'aperçoit que le metteur en scène, Ludwig Berger, a très habilement dosé en crescendo la tension des trois périodes.

La première est charmante. Elle prend par l'œil, par le romantisme des costumes, par un rappel historique actualisé, par l'ordre du jour. Et voyons-nous pas Napoléon III et l'impératrice Eugénie au champ de courses de la Marche. Le duo est surtout tendre. L'héroïne

est danseuse. Elle tourbillonne et s'en va. La deuxième époque prend du piquant. Le héros est le roi de la fête parisienne, l'hérisse, une divette. Ils se rencontrent dans un restaurant en vogue, se suivent dans les coulisses du théâtre, sur les bords d'une rivière. Le mode plus proche de nous et indiquée sans la moindre intention de charge, bien au contraire, évoque pour beaucoup des souvenirs et des toiles célèbres. Le dialogue s'efforce d'être aussi caractéristique que l'image. C'est l'avant-guerre dans sa nonchalance et sa galeté.

Trente-huit ans plus tard, les bouleversements sociaux ont changé la face des choses. Le fils de famille ne possède plus que sa distinction. Le flambeau artistique transmis de génération en génération éclaire le cinéma, et nous assistons au plus beau pastiche généré du septième art, qu'il nous a été donné de voir au cours des nombreuses tentatives dirigées en ce sens; au plus beau et au plus vrai.

Au gré de ces trois valses, l'envers, qu'il soit de l'Opéra, du théâtre, du restaurant de nuit, ou du cinéma, est indiqué à la fois avec perfection, finesse et vivacité. La rétrospective des « envers » est à elle seule un chef-d'œuvre.

La gloire d'une telle entreprise revient évidemment au metteur en scène Ludwig Berger, aux auteurs et adaptateurs Léopold Marchand et Hans Müller, mais aussi aux artistes incomparables qui sont Yvonne Printemps et Pierre Fresnay. Nous n'avons pas en France de vedette plus complètement douée qu'elle, allant à l'esquisse comédienne une chanteuse captivante. Pierre Fresnay communique à chacun de ses personnages une psychologie propre, et cette œuvre qui aurait pu être grisante, mais superficielle, bénéficie grâce à lui d'un cachet intellectuel.

Il ne faudrait pas oublier les compositions de René Guisot, impresario Brunner, qui est le seul trait d'union vivant entre les trois générations. Quant à la musique, elle est com-

sur la terre entière par la diffusion du disque, mais nous la retrouvons avec un plaisir accru sur les lèvres d'Yvonne Printemps.

Lorsque Irène Grandpré « visionne ses essais » de cinéma, nous avons l'occasion d'admirer d'elle une succession de portraits qui sont des œuvres d'art. Applaudissons à l'ensemble et à cette ingénieuse ficelle, car lorsque la vedette est bien photographiée, le public se plaint toujours de ne pas voir assez de gros plans. Pour une fois, il sera comblé.



Yvonne Printemps et Pierre Fresnay dans « Trois valses »

Vertical text on the right edge of the page, including various small notices and advertisements.